

TURFU LES EDITIONS

NELSON MELODY

PARTIE 8



FEUGEAS

Chapitre 15 : L'amour existe encore

Les vacances de février passèrent à une vitesse folle, chaque jour ressemblant l'un à l'autre. Je me levais le matin, prenais un petit déjeuner s'il n'était pas trop tard pour le faire, me douchais, m'habillais, regardais un peu la télé ou jouais à un jeu vidéo, puis, après avoir déjeuné, je me rendais chez Nelson Melody où je passais la journée avec lui jusqu'à 18h à peu près, avant de revenir dans la maison familiale généralement vide, où j'écrivais ou lisais un des livres que j'empruntais à Nelson Melody.

Cette forme de monotonie pourrait paraître ennuyeuse mais je m'y complaisais pourtant. De manière inconsciente, j'avais pris un rythme « Nelsonmelodien », rythme oscillant entre les variantes culturelles et l'immobilisme physique. En plus de ma marginalisation sociale, s'opérait alors chez moi une marginalisation culturelle. Et cela ne me dérangeait pas outre-mesure. J'en venais même progressivement à regretter de ne pas avoir adopté ce mode de vie plus tôt et d'avoir également un jour fait partie de ce que je voyais maintenant comme une masse informe de personnes « conformisées ».

Il n'y eut que mon rendez-vous au cinéma avec Alessio pour venir perturber cette monotonie. Cette journée dans son ensemble ne ressembla à aucune des autres précédentes car perturbée par la visite impromptue de Lila alors que je sortais de ma douche matinale. J'étais seule à la maison et la sonnerie de la porte d'entrée se fit entendre tandis que je me séchais les cheveux. Arrivant dans le salon, Je vis dans l'écran de la porte Lila, debout sur mon palier. J'hésitais quelque peu – je n'avais vraiment pas la tête à discuter ou m'expliquer avec elle – mais ma curiosité finit par l'emporter et je lui ouvris la porte.

« Bonjour Andréa. Je peux rentrer ?

- Si je t'ai ouvert la porte... »

Elle pénétra alors dans la maison et je la regardais sans dire mot, mais avec la ferme intention de ne pas lancer de discussion par une quelconque forme usuelle et stéréotypée de politesse. C'était elle qui venait à moi, c'était donc à elle de parler en première. Elle, vraisemblablement, s'attendait à autre chose de ma part. Elle finit cependant par se résoudre à prendre la parole.

« Bon... tu vas bien ?

- Pas trop mal oui.

- Moi ça ne va pas très bien...

- Je ne crois pas t'avoir demandé comment tu allais.

- Ah... On en est donc rendues à ce point-là ?

- Quel point ?

- Celui où tu commences à t'en foutre des gens qui t'aiment. »

Et là c'est parti tout seul. Comme si un « trop plein » venait à s'évacuer d'un coup.

« Ne me parle pas d'amour Lila, n'essaye même pas de me donner une quelconque leçon sur mon comportement. Lorsque tu t'es amourachée de l'autre Enrique, je suis devenue un encombrement, une perte de temps tellement conséquente à tes yeux au point de ne plus prendre le temps de me dire au moins « bonjour » et « au revoir » tous les jours ! J'espère aussi que tu n'es pas venue me parler d'amitié ou me reprocher d'avoir pris mes distances avec toi alors que je n'ai fait que subir ton amourette ridicule avec un mec croisé sur un terrain de basket à la fin des vacances d'été ! Ça, ce

serait vraiment gonflé de ta part !

- C'est tout ?

- À peu près oui !

- Je ne suis plus avec Enrique depuis début décembre. Mais tu étais déjà « partie trop loin » Andréa pour t'en rendre compte. Si je viens, c'est pas pour te faire la leçon ou encore moins pour m'excuser, c'est parce que tu es en train de devenir quelqu'un ou quelque chose que la Andréa que je connais, ma Andréa, n'aurait pas apprécié voire détesté.

-Mais de quoi tu parles ?

- Regarde toi ! Plus personne ne te parle au lycée ! Tu passes la journée à écouter de la musique et scruter des paysages vides comme s'il y avait quelque choses de passionnant à y regarder. Même Matthias qui était amoureux de toi sans oser te l'avouer a fini par te trouver bizarre.

- Matthias ? Amoureux de moi ?

- Oui, mais passons, ce n'est pas le plus important. Tout le monde sait que tu vas dans cette vieille maison où habite un mec bizarre qui a les cheveux blancs et est toujours en pyjama. »

Je ressentis comme un courant électrique parcourir mon corps. Une décharge d'adrénaline. Comment cela avait-il pu se savoir ? Il est vrai que j'avais perdu l'habitude de vérifier si une personne pouvait me voir pénétrer chez Nelson Melody à chaque fois que je m'y rendais, mais j'étais loin d'imaginer que si une personne me voyait traverser le portail rouillé de la propriété, celle-ci finirait par en parler à quelqu'un d'autre comme un événement particulier et digne d'être relevé et partagé avec autrui.

« Et par pitié Andréa, n'essaye pas de me faire gober que tu ne sais pas de quoi je parle. Parce que j'ai, bien entendu, remarqué que cette maison est bizarrement celle se situant exactement en face de la maison où tu m'as raconté t'être réfugiée le soir où l'on s'est faite courser par l'autre fou. Qui est ce mec Andréa ? Pourquoi tu lui rends visite comme ça ? Par pitié, ne me dit pas que tu as...

- Que j'ai quoi ?

- Que tu as baisé avec lui ?

- Mais ça va pas ? Tu me prends pour qui ? Tu as perdu assez de neurones pour te mettre à penser comme l'autre conne de Paola et te poser des questions à la con en permanence ou quoi ?

- Bah attends Andréa ! Quel intérêt as-tu à aller voir ce vieux ?

- J'ai tout simplement intérêt à voir ce « vieux » parce que contrairement à toi ou à toutes les personnes qu'il m'est donné de connaître, c'est une personne qui est différente et qui assume cette différence. Il n'est pas obsédé par les télé-réalités, les réseaux sociaux ou les garçons ! Il n'a pas une confiance aveugle en l'avenir, comme si tout était voué à rester en place et ne jamais changer ou évoluer ! Mais je rends aussi visite à cette personne parce qu'elle a connu une époque où les gens doutaient encore et se posaient de vraies questions ! Des questions qui ne se limitaient pas à ce qu'ils allaient faire le lendemain mais qui allaient jusqu'à se demander quel était le sens de leur vie.

- Mais qu'est-ce que tu me racontes Andréa ? Il n'y a aucun moyen de savoir quel est le sens de notre vie tant qu'on ne l'a pas vécue ?

- Tu es à la ramasse Lila !

- Non c'est toi qui est à la ramasse Andréa ! »

Le ton était monté crescendo. Nous nous en rendîmes compte et nous regardâmes, comme saisies de ce que nous étions devenues. Deux anciennes

amies dont les divergences, maintenant trop profondes, nous avaient finalement trop éloignées pour qu'il soit possible de reprendre là où nous nous étions arrêtées.

« Bon, je vais y aller, je crois que je n'ai rien à rajouter.

- Moi non plus.

- Bonne journée.

- ... »

Lila franchit la porte, et se retournant pour ajouter quelque chose, elle finit par lâcher :

« Au fait, j'imagine qu'Alessio te joue le rôle du mec qui s'intéresse vraiment à toi. Tu en feras ce que tu veux mais, si je dois te donner un conseil, c'est qu'il faut vraiment que tu fasses attention à toi.

- Pourquoi ça ?

- Parce qu'il n'en a rien à faire de toi. Tu es sûrement l'objet d'un pari, comme la plupart de ses autres conquêtes. Enfin moi je te dis ça... Fais-en ce que tu

veux. »

J'avais envie de l'insulter, mais je n'eus pas le temps de trouver les mots appropriés que, déjà, elle s'était engagée dans l'allée et était sortie de la propriété. De quoi se mêlait-elle ? J'avais la certitude que, pour une fois qu'un garçon ne la draguait pas, il fallait qu'elle me balance ce genre de choses pour me faire douter, pour me rabaisser. Je crois que je n'ai jamais autant détesté Lila que ce jour-là.

L'après-midi, ma visite chez Nelson Melody n'eut rien d'exceptionnel. Cela faisait plusieurs jours qu'il se trouvait pris régulièrement de quintes de toux. Je lui demandais à chaque fois s'il comptait aller voir un médecin pour se soigner, question à laquelle je n'obtenais que son silence en guise de réponse. Parallèlement, lui me reprochait d'être de plus en plus sur ma tablette et je lui rendais alors la monnaie de sa pièce en ne lui opposant également que mon silence. Cet après-midi-là, Nelson me fit corriger les fautes d'orthographe et de syntaxe du début de « La jeune fille aux yeux rouges ».

Il avait fini par m'apprendre les majuscules et j'avais recopié

l'intégralité de ce début de texte sur format papier en moins d'une semaine. Il ne me donna pas d'avis sur l'histoire en elle-même, mais il me donna quelques petits conseils et règles de grammaire afin que j'évite de trop me répéter ou de faire certaines fautes relativement grossières. De par l'image que j'avais de lui, je pensais savoir qu'il devait attendre de me voir finir la rédaction de mon histoire pour me donner son avis sur la question. Toujours est-il qu'il ne cessait de m'encourager à en poursuivre la rédaction et, ce jour-là, tandis que je n'avais pas assez avancé à son goût, il m'en fit le reproche, sans élever la voix certes, mais assez sèchement tout de même. Cela ne m'atteignit pas vraiment, j'avais la tête ailleurs.

En rentrant chez moi ce soir-là, mes parents étaient tous deux en train de regarder le mur-écran du salon. Ils n'échangeaient pas un mot entre eux et ne tentèrent pas d'en échanger avec moi. Je me préparais minutieusement et à 20h, Alessio avait garé la fiat 700Z de ses mères devant ma maison. Je sortais, mes parents ne me demandèrent pas où j'allais, comme s'ils étaient aveuglés par les images que leur crachait aux visages l'écran du salon. J'eus une pensée fugace pour le jour où j'avais surpris mon père en train de se masturber sur le même canapé dans lequel ils étaient assis. Nelson Melody m'avait un jour cité une phrase d'un certain Saint-Exupéry, qui disait que s'aimer, ce n'est pas se regarder dans les yeux mais regarder dans la même

direction. Je compris alors que ce Saint-Exupéry n'avait jamais eu d'écran dans son salon.

Alessio s'était vraiment bien habillé pour l'occasion. Il semblait s'être vraiment donné de la peine pour me plaire et il y était parvenu, je dois l'avouer ici, avec succès. Tout était parfait, il faisait relativement bon pour un mois de février, même sur sa fin, la voiture était belle et impeccablement propre, le garçon était beau et bien habillé, son humour faisait mouche à chaque fois et sa conduite était souple et respectait les limitations de vitesse. J'avais comme l'impression d'être dans un de ces films où le réalisateur ne s'est pas donné la peine de salir un peu le trait pour faire plus « authentique ».

La seule ombre au tableau de cette soirée fut le film qui – comme je l'avais pressenti – n'avait aucune forme d'intérêt. Cependant, lorsque Alessio rigolait à côté de moi à un gag que je ne trouvais pas drôle, je ne pouvais m'empêcher de rire un peu, comme en signe de partage de l'instant présent. La soirée se déroulait à merveille et je ne voulais pas, d'une quelconque façon, donner l'impression de ne pas apprécier ce moment en sa compagnie. Une fois le film fini et alors que nous sortions du cinéma, il finit par me

demander si j'avais aimé le film. Je n'eus pas le cœur de lui dire la vérité et me contentais d'un laconique mais néanmoins efficace :

« Oui, c'était drôle ».

L'horloge de la voiture indiquait 22h45 lorsque Alessio gara sa voiture pour la seconde fois de la soirée devant l'allée de ma maison. Mon cœur se mit à battre la chamade. Je ne savais pas ce qu'il allait bien pouvoir me dire en me disant au revoir. Allait-il me laisser simplement partir sans rien de plus à ajouter qu'un simple « bonne soirée » ? Allait-il m'avouer une forme d'attirance ? Allait-il me dire qu'il était content de m'avoir comme amie ? Tous les scénarios possibles s'enchaînaient alors à grande vitesse dans ma tête. Les choses se firent finalement tout simplement. Au moment où l'on se fait habituellement la bise, il posa sa main gauche sur ma joue et finit par apposer ses lèvres sur les miennes. Ça y est, c'était fait, j'étais définitivement amoureuse de lui.

Avant que je ne ferme la porte de la voiture, il me lança un « bonne nuit princesse » d'un ridicule qui ne se bonifiait pas avec le temps. À l'époque, cela finit pourtant de m'achever. J'entrais dans la maison avant de ne plus être éclairée par les phares de la voiture. Une fois à l'intérieur, je

pus constater que mes parents n'avaient pas bougé du canapé. J'allais dans ma chambre et entendis au passage le mur-écran de la chambre de mon frère passer des chansons à la mode. La soirée s'était trop bien déroulée pour que je perde mon énergie et mon temps à lui demander de baisser le son. En m'allongeant dans mon lit, j'entendis ma tablette vibrer sur ma table de chevet. C'était Alessio. Il m'avait envoyé un message ayant pour seul contenu un émoji, celui du cœur rouge. C'était nouveau pour moi de me sentir aimée, je ne savais pas vraiment quoi répondre. Après avoir hésité, je finis moi aussi par lui renvoyer – dans un élan de total manque d'originalité – un message sans autre contenu qu'un émoji « cœur rouge ».

Chapitre 16 : Matrix

Je n'avais jamais été aussi heureuse que durant la période de l'année courant de la fin des vacances de février à la mi-juin de l'année 2064. J'étais amoureuse. Nous avons rapidement décidé Alessio et moi de ne pas « manifester » notre amour devant tout le monde au lycée afin de garder notre relation « secrète » pour le moment. Nous échangeions cependant toujours aussi régulièrement par message. Pour ce qui était de se voir, nous y parvenions parfois en dehors des cours, les quelques soirs où il n'avait pas entraînement et où nos emplois du temps scolaires se correspondaient.

Nous allions généralement marcher tous les deux dans les vastes forêts artificielles de Montamisé, discutant de nos journées, de nos familles. Un jour, nous n'avons tellement pas vu le temps passer que nous finîmes par tomber sur une partie de la forêt où les arbres n'étaient plus alignés les uns par rapport aux autres. Je compris rapidement que nous avions atteint la vieille forêt où les arbres n'avaient pas été plantés en rang par les hommes mais de manière aléatoire par le hasard de la nature. Curieuse, je voulais rester mais Alessio eut peur de se perdre et nous

décidâmes de retourner à sa voiture.

Alessio avait une mère qu'il voyait tout le temps et une autre qu'il ne voyait jamais. Cette dernière en était à sa 4ème femme, ce qui la plaçait à une femme de plus que la moyenne alors en vigueur en France. Sa « vraie » mère elle, s'était remariée une seule fois, mais cela n'avait duré que trois ans. Depuis, rien. Alessio était l'homme de la maison et sa mère le soutenait pleinement dans tout ce qu'il entreprenait. Je crois que la relation privilégiée qu'il entretenait avec celle-ci constituait la source de cette confiance en lui dont il ne se séparait jamais. Mais je ne pouvais en être complètement sûre puisque je n'eus jamais l'occasion de la rencontrer. Tout ceci je l'ai déduit de ce qu'il a pu me raconter de sa vie, et il y avait assez de détails pour que je me permette de vous en faire part en émettant une telle hypothèse.

Il y avait des soirs où donc je privilégiais Alessio aux dépens de Nelson Melody et celui-ci ne manquait pas de me signifier qu'il m'avait attendu en vain. J'évitais alors de le renvoyer balader et m'excusais simplement. J'espérais que mes absences répétées et à jours réguliers finiraient par rentrer dans les mœurs sans que je n'ai à subir un quelconque

questionnement quant à leurs origines. Cela finit par se produire et un non-dit s'installa alors entre nous.

Parallèlement à ce bonheur, madame Branzou commença à nous répéter inlassablement que le bac de français se rapprochait et qu'il fallait que nous commencions à sérieusement réviser les œuvres que nous avions pu étudier cette année. Elle semblait de plus en plus stressée et nous le communiquait. Toute la classe se mit progressivement à ne parler que de ça et, malgré la forme d'isolement dans laquelle je me trouvais, je n'échappais pas à cette inquiétude collective. N'ayant aucune oreille à mon écoute chez moi et Lila n'étant plus l'amie qu'elle avait été, je finis – par défaut de pouvoir en parler à qui que ce soit d'autre – à en faire part à Nelson puis à Alessio.

Pour ce dernier, il me rassura simplement en me disant que ce n'était pas grand-chose, que si l'écrit pouvait être un piège, l'oral se passait généralement bien si on avait lu l'œuvre sur laquelle on tombait. Nelson Melody me dit exactement la même chose, ce qui me permit de comprendre la faible ampleur de l'évolution du Baccalauréat depuis le début du siècle. Nelson Melody me proposa de m'aider à réviser les œuvres qu'il avait lu et qui figurait au programme. C'est ainsi que l'aide que pouvait

me fournir Nelson Melody, au départ cantonnée à la simple assistance dans l'écriture de mon livre, finit par s'étendre à mes révisions pour le Baccalauréat de français.

Il agissait en professeur bienveillant mais néanmoins rigoureux. Le genre de professeur qui ne supportait pas avoir à répéter trois fois la même chose. Et lorsque je dis trois fois, n'y voyez pas un abus de langage. J'avais avec le temps, fini par constater que s'il ne rechignait jamais à expliquer deux fois la même chose, la troisième voyait son seuil de tolérance dépassé. Il haussait alors un peu le ton en me demandant de me concentrer. Il ne comprenait pas comment l'éducation nationale avait pu accepter et mettre en place l'idée que nous puissions étudier en centralisant tous nos cours sur un seul et unique objet nous permettant de communiquer ou d'accéder à internet et ses réseaux sociaux. Il jugeait ça contre-productif et il n'avait pas tort. Mais du haut de mes 16 ans, je ne renonçais pas pour autant à répondre aux messages d'Alessio durant ces sessions de travail.

Il y avait de moins en moins de moment avec Nelson Melody où nous regardions des films, jouions à de vieux jeux vidéos. Nous ne nous voyions plus qu'uniquement pour travailler et cela finit par créer une forme

de lassitude chez moi. Là où je venais me ressourcer, je finissais par ne plus venir que pour des choses fatigantes et rébarbatives. Nelson ne s'en rendit pas vraiment compte. Je crois qu'il s'était pris d'affection pour moi plus qu'il ne l'aurait voulu et que ma réussite lui tenait vraiment à cœur. Un peu comme j'aurais aimé que mon père ou ma mère le fasse, en profondeur, pas seulement à la surface des choses en se contentant de me le dire de temps en temps.

Je garde peu de souvenirs de cette période avec Nelson Melody puisque – encore plus considérablement que de coutume – les jours se ressemblaient tous et étaient difficilement différenciables les uns des autres. Le journal que je tenais de cette période-là ne parlait que d'Alessio et rien d'autre. Une vraie midinette. Je ne me rendais même pas compte que j'étais devenue comme toutes celles que je détestais et dont je me moquais avec Lila.

Non, si je dois ressortir un souvenir marquant avec Nelson Melody s'étant produit durant cette période courant de la fin des vacances de février aux vacances de la fin avril, il s'agirait d'une discussion que j'eus avec lui consécutivement à une de mes questions. La veille, un vendredi, j'étais tombée sur un passage d'un de mes manuels d'histoires concernant ce que l'on appelait la « génération Y ». Il s'agissait, malgré le peu de pages dont il

était constitué, d'un des chapitres dont le prof nous avait précisé en début d'année scolaire que nous n'aurions pas le temps d'étudier, au même titre que la troisième République ou la guerre d'Algérie.

Les quelques pages racontaient l'histoire, d'un point de vue mondial, d'une génération constituée des enfants nés entre le début des années 1980 et la moitié des années 1990. Une génération qui fut à l'origine du monde dans lequel nous vivions alors. Une génération qui avait résolu les grands problèmes mondiaux et – surtout – apporté l'équilibre caractéristique du monde dans lequel j'étais né et où j'avais grandi jusqu'à aujourd'hui. Une génération qui, assistée de la suivante, avait réussi là où toutes ses prédécesseurs avaient échoué. Le racisme, la faim dans le monde, la pollution, l'inégalité Homme-Femme, les dictatures, les discriminations dues aux différents types de sexualité, tout ce qui posait problème au début du siècle s'était vu dépassé et solutionné proprement et lentement, sans aucune forme d'à-coups.

Cela ressemblait plus à une publicité qu'à un manuel d'histoire, pensais-je alors. Je fis le calcul suivant dans ma tête : si les membres de cette génération étaient nés entre le début des années 1980 et la moitié des

années 1990, cela signifiait qu'ils avaient aujourd'hui entre 69 et 84 ans. Il s'agissait donc de la génération de mes grands-parents voire de mes arrière-grands-parents. Il s'agissait aussi des générations de certaines femmes et certains hommes politiques encore « aux affaires ». Subrepticement, je me souvins que Nelson Melody m'avait, lors de notre seconde rencontre, dit avoir 72 ans. Il était donc un membre de cette génération au parcours doré comme le racontait mon manuel. Je m'étais donc mis en tête de le questionner sur le sujet dès le lendemain.

En arrivant ce jour-là, je ressentis comme un malaise. En le voyant, éclata en mon esprit l'évidence. Celle que, si cette génération était la source du monde d'aujourd'hui, Nelson Melody n'avait – de par son choix d'isolement – aucunement fait partie de cette aventure collective et mondiale que j'avais pu découvrir la veille. J'étais mal à l'aise parce que je me demandais comment une personne si intéressante et cultivée pouvait ne pas avoir participé à toutes les choses positives qui avaient découlé des gens qui partageaient avec lui le même cadre culturel et historique.

Nelson Melody m'avait dit un jour qu'il n'avait plus vu personne depuis la mort de sa mère au début des années 2030. Mais le départ de cet isolement – visiblement progressif dans sa constitution – devait dater d'une

dizaine d'années auparavant. J'avais déduit cela en constatant qu'il ne me parlait jamais de quoi que ce soit de culturel intervenu dans les années 2020. Comme si ces années étaient absentes de ses connaissances pourtant vastes pour les années précédentes. L'intérêt serait donc autre puisque j'aurais le point de vue d'un membre de sa génération avant qu'elle ne devienne celle qu'elle est aujourd'hui.

« Nelson ?

- Oui ?

- J'aurais une question à vous poser.

- Sur quel sujet ?

- Et bien, je voulais savoir ce qu'était la « Génération Y » ?

Il marqua un temps et, me regardant dans les yeux, il finit par lâcher :

« Tu as entendu parler de ça où ?

- Dans mon manuel d'histoire.

- Humm... et donc, qu'est-ce que tu veux savoir ?

- Bah, ce que vous en savez.

- Bon, et bien il s'agit d'une génération, dont je fais partie, et dont les membres sont nés dans les années 80 et la première moitié des années 90. Elle s'appelle comme cela parce qu'il s'agit d'une génération qui a besoin de toujours savoir « pourquoi », le y étant de son nom étant le diminutif de « why ». Cela lui a valu d'être considéré comme la plus grosse bande de branleurs que les générations précédentes n'aient jamais vue.

- C'est-à-dire ?

- Et bien imagine dans le cadre d'une entreprise, le pauvre patron né dans les années 50 et qui se retrouve pour la première fois avec un employé d'une vingtaine d'années qui se permet de lui demander à tout bout de champ pourquoi il doit remplir certaines tâches. Pour ce pauvre patron, habitué aux employés dociles et exécutant sans questions les tâches qu'il leurs avait confiées jusque-là, le changement était considérable.

- Cela a dû créer des situations conflictuelles ?

- Au début oui, mais au moment de ma « déconnexion », les patrons commençaient à s'adapter et à rentabiliser de plus en plus le potentiel de ces jeunes. Ils avaient fini par comprendre qu'en dépit des questionnements permanents et de la nécessité d'être concernés par l'entreprise pour être

motivés, ces jeunes étaient plus adaptés que leurs anciens employés au monde hyper-connecté qui était en train de naître.

- Le monde d'aujourd'hui...

- Sans doute oui. C'était aussi une génération qui avait sa propre culture, découlant de l'évolution des technologies de communication mais aussi de loisirs, ce que l'on appelait la « pop-culture ».

- Jamais entendu parler.

- 98% des choses que j'ai pu te faire découvrir depuis notre rencontre font partie de cette « pop-culture ».

- Ah d'accord... en tous cas aujourd'hui tout ceci est tombé dans l'oubli. Je crois que cela n'intéresse plus personne.

- Tant pis pour le monde d'aujourd'hui. C'était des choses qui valaient le coup.

- Dans mon manuel, ils disent pourtant que c'est cette génération qui est à l'origine du monde équilibré d'aujourd'hui.

- Ah... La question est de savoir si ce monde est si bien équilibré que ça et surtout si ce modèle est viable.

- Pourquoi ne le serait-il pas ? Après tout, le concept de l'équilibre est la recherche d'une viabilité permanente. »

Nelson fit des yeux de surprise. Il sourit puis reprit :

« Chapeau Andréa, je trouve que tu as bien progressé depuis notre première rencontre.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Et bien, selon toi, aurais-tu été capable de produire la réflexion que tu viens de me faire il y a de cela quelques mois ?

- Humm... Non, c'est vrai... »

J'étais encore plus étonnée que lui. Je ne m'en étais pas rendue compte, mais en même pas une année, j'avais fini par être en capacité de réfléchir sur les mots et leurs sens.

« C'est bien Andréa... C'est bien... Mais cependant permets-moi de contester ta réflexion. Viens avec moi, il faut que je te montre quelque chose. »

Et il partit en direction de l'escalier de bois menant à la mezzanine. Je le suivis, les escaliers craquaient sous chacun de nos pas. J'allais enfin découvrir ce qui se cachait là-haut, et même si cela ne m'avait jamais amené à trop me questionner, il y avait tout de même une part d'interrogation en moi pour me permettre de remplir – avec mon imaginaire – cette mezzanine. Il y avait-il d'autres livres et autres vieilles consoles de jeux vidéo comme dans la plupart des salles de cette demeure? Ou peut-être s'agissait-il de toutes les photos dont cette maison semblait comme « vidée », qui avaient été amassées là-haut ? Peut-être même s'agissait-il d'un lieu dédié aux choses modernes, contenant une tablette, et tous les objets communs à toutes les maisons de 2064 ? Peut-être Nelson Melody n'était-il qu'une imposture ?

Non il ne l'était pas. En arrivant dans la mezzanine, dont le sol était recouvert de quelque chose qui m'était alors inconnu et dont j'appris plus tard qu'il s'agissait de « moquette », je fis face à de « grandes » tours d'au moins 1 mètre 50, fabriquées de briques de vieux plastique aux couleurs diverses. Entre chaque bâtiment, il y avait comme des routes faites au crayon, à même la moquette et où trônaient de petits personnages de plastique semblant occupés à diverses activités. Un peu comme s'il

s'agissait d'une ville avec des personnes vivantes pour l'animer. J'étais alors en face de quelque chose que les enfants ne connaissaient plus depuis une vingtaine d'années mais qui leur était néanmoins destinés : des jouets.

« De quoi s'agit-il Nelson ?

- C'est « Utopia ». Il s'agit d'une ville à part entière, avec tous les bâtiments nécessaires à la survie de ses habitants. Il y a un hôpital, des sociétés de livraison par drone, des habitations, un commissariat etc, etc.

- Oh, vous avez créé comme un monde, mais en plastique.

- J'ai fait mieux que ça Andréa, j'ai créé le monde équilibré, parfait, sans soubresauts ou perturbations.

- C'est-à-dire ?

- Et bien regarde cette ville a plus de 30 ans et n'a pas connu un seul problème économique, pas un seul cataclysme naturel, pas une seule crise politique ou sociale. Rien n'est jamais venu la perturber dans son fonctionnement. Elle est dotée d'une constitution fonctionnant parfaitement, d'un système juridique qui parvient à dissuader quiconque de commettre un crime ou un délit. Rien ne semble pouvoir mettre à mal l'existence et la persistance de son mode de vie.

- Et ?

- Et bien à ton avis à quoi est dû tout cela ? Pourquoi cette ville a-t-elle, alors qu'elle aurait pu trébucher, persisté dans la voie de l'équilibre qui la maintient en état d'existence perpétuelle ? »

Je pris le temps de réfléchir quelques secondes. La réponse me paraissait évidente mais la peur de passer pour une idiote auprès de Nelson Melody me fit hésiter. Je finis par lui répondre :

- Et bien parce que cette ville n'est pas vraiment vivante ?

- C'est-à-dire ? Précise s'il-te-plaît.

- Et bien, vous me parlez d'un équilibre et il est logique puisque cette ville n'est habitée que par des êtres inanimés, des objets sans vie.

- Et donc s'ils n'ont pas de vie, ils n'ont pas de ?

- D'âme ?

- Oui, mais encore ? Qu'est-ce qui nous différencie des animaux et des robots ?

- Notre capacité à ressentir des émotions ?

- Voilà ! Nos émotions ! Ces vagues et tremblements intérieurs qui font de nous ce que nous sommes, nos réactions et nos actes. Ces choses issues de

notre imagination, de notre capacité à conceptualiser les choses, ces choses qui perturbent nos plus simples réflexions et logiques, les annihilant parfois.

- Vous essayez de me dire que l'être humain ne peut pas créer quelque chose de parfait ?

- Mais bien entendu Andréa ! C'est d'une évidence criante ! Puisque l'être humain est lui-même imparfait, comment pourrait-il constituer quelque chose de meilleur que lui ? Toute œuvre humaine a son imperfection, même infime. Rappelle-toi Matrix et la scène de l'architecte ! Il dit à Néo le personnage principal que la première matrice – ce monde virtuel dans lequel évoluent les humains – avait eu pour finalité d'être parfaite mais qu'elle fut un échec car refusé en bloc par les humains. Utopia est semblable à cela mais elle peut se permettre d'être parfaite puisqu'aucun de ses habitants n'est en capacité d'avoir une quelconque forme de réflexion ou de conceptualisation. »

Nelson Melody parlait loin, très loin, mais ce qui m'étonnait n'était plus sa capacité à parler de choses intelligentes sans s'arrêter, mais bel et bien le fait que je parvienne à le suivre. Là où je perdais le fil dès les premiers instants de sa phrase, je pouvais aujourd'hui suivre ses réflexions de bout en bout, en comprendre le sens et même par moment, anticiper une réponse.

« Donc selon vous, cet équilibre mondial qui règne actuellement n'est qu'un leurre ?

- Bien évidemment ! Cela dépend sur quoi on place son curseur. De ce que tu m'as rapporté, l'économie mondiale se porte à merveille, personne n'a de mal à trouver du travail et les évolutions technologiques sont régulières et améliorent considérablement la vie des gens. C'est bien ça ?

- Oui, c'est cela même.

- Mais tu ne ressens pas quelque chose de latent ? Quelque chose qui ne va pas ? Je ne connais pas le monde d'aujourd'hui mais les jeunes sont-ils vraiment heureux ? N'y a-t-il pas des problèmes de criminalité ? Les gens se suicident-ils encore ?

- Vous exagérez encore Nelson, mais oui il y a de la criminalité, de plus en plus de jeunes d'ailleurs, qui passent leur temps comme ils peuvent, et autrement que dans les clous de ce qui leur est permis.

- Un équilibre parfait permettrait-il ça Andréa ?

- L'équilibre n'est-il pas la recherche de l'égalité entre deux forces ? Des choses positives et d'autres négatives par exemple ?

- Oui Andréa mais tu sais comme moi que si l'équilibre était si parfait que cela, il n'y aurait pas de criminalité, les jeunes s'amuseraient dans le cadre de

ce qui leur est autorisé et s'en contenterait sans imaginer quoi que ce soit de transgressif. Or ce n'est pas le cas, l'équilibre n'est pas perpétuel Andréa et il ne permet pas la libre expression des désirs de chacun de ces membres. Tout ceci n'est que de la poudre aux yeux, un édifice provisoire ! Tu verras qu'un jour tout tombera à la renverse. Un peu comme si je te poussais sans que tu t'y attendes sur Utopia.

- Cela vous donnerait l'occasion de me surnommer de nouveau « Godzilla ».
»

Nous rîmes tous les deux de bon cœur à ma remarque. Il fallut pour nous interrompre que Nelson ait une de ses quintes de toux devenues bien trop régulières. Comme d'habitude je m'inquiétais, comme d'habitude il ne prit pas la peine de me répondre, et comme d'habitude un message d'Alessio sur ma tablette me fit passer à autre chose. Nous redescendîmes de la mezzanine, quittant le monde parfaitement équilibré d'Utopia pour revenir au salon désordonné de Nelson Melody.

Je préférais néanmoins ce désordre à celui que je trouvais en rentrant chez moi ce soir-là. Mon père était dans le salon en train de pleurer et mon frère faisait de même dans sa chambre. Étant certaine de n'obtenir aucune réponse de mon père, je tentais d'interroger Flavien mais je n'obtins que du silence. Résignée, je regagnais ma chambre avec mes interrogations.

Ce soir-là, ma mère ne rentra pas à la maison.